

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

87

HUITIÈME ANNÉE.

MARS 1961

## DÉFENSE D'UN CHEF-D'ŒUVRE par JEAN BOULLET

(Les désarrois de l'élève Törless de Robert Musil)

Article paru dans la revue Arcadie n°87, mars 1961

La presse, la radio, la télévision ont loué « Les désarrois de l'élève Törless » de Robert Musil. Non moins unanimement, la presse homophile a critiqué sévèrement cet ouvrage. Afin de demeurer objectifs, nous publions en cette livraison le texte de notre collaborateur et ami, Jean Boulet, qui est à l'opposé de la critique de notre habituel critique, Raymond Leduc. Nos lecteurs resteront les seuls juges ! N.D.L.R.

Il est paradoxal que « Les désarrois de l'élève Törless » de Robert Musil, salué par l'ensemble de la critique littéraire mondiale comme un chef-d'œuvre (« la majorité des critiques a crié au génie » reconnaît le critique de Der Kreis) ait été, non seulement mal lu, mais attaqué comme un recueil d' « âneries », et considéré comme « morbide, malsain, raté, prétentieux et ennuyeux » par la critique homophile. Depuis de longues années nous étions quelques-uns à espérer un pendant viril à l'admirable Histoire d'O de Pauline Réage, et voici que ce livre nous étant offert, livre d'une qualité et d'une importance telle que le monde non homophile en salue la publication comme celle d'un des romans les plus importants, non de la littérature homophile, mais de la littérature mondiale tout court, ce sont les homophiles eux-mêmes qui passent à l'attaque, et avec une violence rarement égalée. Que « *Les désarrois de l'élève Törless* » soit un livre d'accès difficile, cela est certain ; mais *The Most Dangerous Game* de Richard Connell, *La Statue mutilée* et *Le Masseur noir* de Tennessee Williams, *Histoire d'O*, *Fort-Frédéric* de Françoise des Ligneris, *La Vénus à la fourrure* de Sacher Masoch, et *Les 120 journées de Sodome* ne sont pas non plus des lectures pour bonniches. Le malentendu vient en très grande partie du

fait que l'on a rendu compte du roman de Robert Musil au même titre que l'on rend compte des innombrables médiocrités inspirées par l'homophilie qui paraissent chaque mois ; cela, comme si l'on jugeait l'œuvre monumentale de Sade entre deux prix Goncourt. Le malentendu est tellement évident que les critiques homophiles reprochèrent au roman de Musil ses « invraisemblances », comme s'il venait à l'idée de dénicher des « invraisemblances » dans *Les 120 journées*, *La Vénus à la fourrure* ou *Histoire d'O*. Une lecture plus attentive, des lectures répétées, auraient mis en évidence le caractère sacré (sur le plan païen) de L'élève Törless, caractère sacré défini par Sir Stephen dans *Histoire d'O* : «... et qu'en outre, j'ai le goût de l'habitude et du rite ». (And besides, I am fond of habits and rites... *Histoire d'O*, page 89). Ce rite des « jeux de nobles » où les maîtres s'arrogent le droit d'abuser des esclaves, il est ahurissant de voir l'ensemble de la critique arcadienne en méconnaître l'existence, et l'importance, sur le plan philosophique et moral. Cet « oubli », peut-être inconscient, est poussé si loin que [Raymond Leduc](#) va jusqu'à écrire : « ... [comment Basini peut-il se laisser torturer de la sorte ? Et pourquoi, lorsque les autres le tirent de son sommeil, les suit-il comme un mouton bêlant ? Il lui suffirait de les envoyer promener et de répondre au chantage par le chantage en menaçant de révéler au directeur les odieuses violences dont ses camarades se sont rendus coupables à son égard](#) ». Cet étonnement du critique ne semble pas prendre en considération le plaisir moral (et peut-être même physique) que Basini prend à accepter les humiliations les plus dégradantes imposées par ses maîtres ; ce plaisir éprouvé par Basini est indiqué en clair dans plusieurs passages du roman : « — Mais je ne crains nullement leurs coups » (page 166) et encore : « — Oui, oui, je t'en prie, je serai si content de faire ce que tu veux » (page 179), etc. Attitude que Lawrence définit jadis par une phrase célèbre : « L'esclavage volontaire est l'orgueil le plus profond d'un esprit morbide », cet « esclavage volontaire » de Basini vis-à-vis de ses maîtres Beineberg et Reiting se complétant par la profession de foi du comte Zaaroff dans *The Most Dangerous Game* : « Les faibles ont été mis en ce monde pour donner du plaisir aux forts. Je suis fort. Pourquoi n'utiliserais-je pas ce don ? » (Richard Connell). Nous voici bien loin de l'habituel roman à l'eau de rose où deux jolis petits mignards bronzés et bouclés artificiellement échangent des serments d'amour du genre : « Je serai ton ami, et puis toi tu seras mon ami et on s'aimera pour la vie », le tout sur un fond de carte postale colorisée, avec coucher de soleil sur la baie de Naples, où l'employé de bureau rêve de passer ses congés payés.

Avec *Les désarrois de l'élève Törless* le lecteur retrouvera la terrible menace du Duc de Blangis dans *Les 120 journées de Sodome* : « Vous êtes enfermés dans une citadelle impénétrable. Vous êtes morts au monde, et ce n'est que pour nos plaisirs que vous respirez », cette citadelle impénétrable (le grenier où se déroulent les « séances » de dressage de Basini) est le cadre d'expériences progressives où l'érotisme pour bonniches bretonnes n'a pas la plus petite place. Le roman de Robert Musil est, avant tout, un livre de morale, plus encore qu'un livre de philosophie, et si un chapitre entier est consacré à la théorie mathématique des nombres imaginaires on comprendra plus facilement l'altitude inhabituelle où se situent les rapports, sexuels (?) des personnages, les uns par rapport aux autres.

Je suis surpris de lire dans Arcadie une phrase comme celle-ci : « ... [des garçons de quinze ans ne se livrent pas à des actes inspirés du vice le plus raffiné. Un tel comportement ne se rencontre guère que chez des hommes mûrs ou vieillissants](#)

*qui, sentant décliner leur puissance sexuelle, ont besoin de stimulants cérébraux extraordinaires pour retrouver passagèrement un reste de vigueur ».*

Jugement qui semble méconnaître l'extraordinaire fréquence de ce genre de jeux chez tous les adolescents du monde. Je ne connais pas, personnellement, un seul adolescent qui ne se soit soumis à l'épreuve de la cigarette incandescente éteinte sur le dos de la main, cela au moins une fois, certains « spécialistes » faisant de cet exercice d'endurance à la douleur une attraction dont ils offrent le spectacle régulier à leurs camarades. Loin d'être des jeux de vieillards égrotants, ce genre de dressage (« Beineberg et Reiting l'encadraient, tels deux dompteurs », page 220) est tout au contraire une tradition chez les jeunes hommes les plus sains. Si cette affirmation vous surprend c'est que vous ignorez tout des habitudes des garçons virils (fussent-ils sexuellement passifs), et que vous en êtes encore aux conceptions périmées du petit jeune homme fardé qui tortille du croupion. James Dean, Marlon Brando (qui soulignera un jour l'importance de *L'Equipée sauvage* et son influence sur l'homosexualité mondiale ?) et les fameux « blousons noirs » ont relégué la « tapette » d'hier au magasin des accessoires. Ces « jeux de nobles » sont l'apanage des grandes universités américaines, des écoles militaires de tous les pays du monde, les cérémonies nocturnes d'initiation des grands collèges sont de véritables messes noires du sado-masochisme, les « épreuves » des apprentis existent dans la plupart des grandes usines, ce sont de véritables cérémonies d'initiation où la résistance à la douleur physique est alliée aux humiliations les plus abjectes, aux épreuves physiologiques les plus répugnantes, humiliations et épreuves qui ne sont pas le fait du roman de Musil, mais brimades et coutumes classiques, connues de tous les éducateurs et sexualistes, et qui se pratiquent ouvertement chaque jour dans tous les pays du monde. Les nier serait un réflexe imbécile de pudeur et de respect de tabous et d'interdits démentis par la réalité quotidienne. Attaquer le roman de Robert Musil, au nom d'on ne sait quelle moralité bourgeoise, ne supprime pas des faits tels que les duels au sabre des étudiants allemands (duels plus vivaces que jamais), les tatouages cicatriciels des jeunes gens en Afrique noire, l'épreuve des fourmis rouges dans certaines tribus, la passion du tatouage aux U.S.A., en Grande-Bretagne, au Danemark et au Japon, l'épreuve de la cigarette éteinte sur la main, au centre d'un groupe de « blousons noirs » admiratifs et pâmés devant le courage physique.

Je sais la phrase qui a cabré littéralement l'ensemble de la critique littéraire homophile ; c'est celle-ci, que je cite volontairement sans chercher une dérobade ou un artifice pour l'éviter : « J'aimerais que tu voies Basini manger de la merde, dit Reiting sarcastique. » Cette phrase, séparée de son contexte moral et philosophique, est la phrase type sur laquelle bute le lecteur non prévenu qui s'en va se gaussant du gros mot imprimé noir sur blanc, gros mot qu'il s'en va répétant avec l'air scandalisé du monsieur épris d'amour grec qui n'a rien à voir avec de telles abjections. C'est là un jugement un peu court et qui fait table rase d'une des religions les plus répandues dans le monde, où la consommation des excréments, de la terre et de la poussière par les ascètes permet d'atteindre les plus hauts sommets du détachement et du nirvâna.

Un des personnages du roman, se faisant, par ailleurs, le porte-parole du lecteur moyen et jugeant Reiting et Beineberg comme des êtres d'une « cruauté imbécile, morne, répugnante » (page 212), ce personnage (Törless) s'écrie : « Répugnant, sordide... maintenant je vois ce que vous êtes : des fous stupides, répugnants, de

vraies bêtes ! » Ce bel élan de bons sentiments lui faisant totalement oublier que lui-même se livrait sur Basini à des séances aussi abjectes quelques pages avant cette explosion de moralité à retardement.

C'est Törless lui-même qui, dès la page 173, traitait ainsi Basini, ce Basini dont l'orgueil profond et l'esprit morbide allaient jusqu'à avouer en rampant : « Je suis une bête sournoise, VOTRE bête sournoise et vile ! » (page 118), un Basini esclave, heureux de son esclavage et auquel Törless, le bon apôtre, commandait : « Attention : je vais te donner l'ordre de te déshabiller de nouveau... de te coucher à terre, là, à mes pieds. Tu vois, tu es couché par terre devant moi... Je pourrais te cracher dessus, maintenant, si je voulais. Écrase bien ta tête contre le sol... Je pourrais, moi aussi, te piquer à coups d'aiguille... Les sens-tu déjà sur ta peau ?... Je pourrais te faire aboyer, comme Beineberg, te faire manger de la poussière à l'instar des porcs, je pourrais t'obliger à certains mouvements... »

Les « désarrois » de l'élève Törless trouvaient parfois, on le voit, certains dérivatifs à ses scrupules moraux de dernière heure.

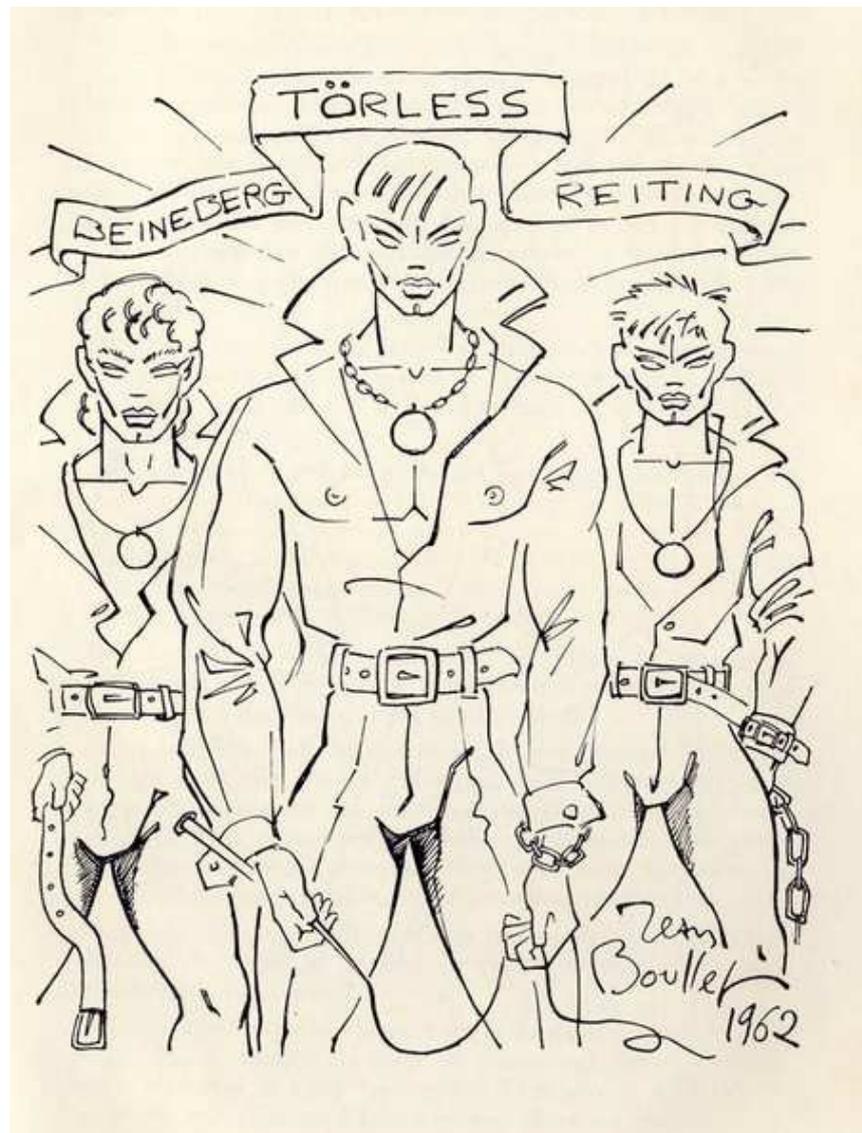


illustration de Jean Boullet parue dans Arcadie n°1 00

Il faudrait citer des pages entières de l'admirable, et difficile, roman de Robert Musil pour faire comprendre au lecteur moyen qu'il se trouve au seuil d'un royaume interdit dont il ne possède pas toutes les clefs. Le lecteur non prévenu se trouve avec *Les désarrois de l'élève Törless* devant la déroutante incertitude (« Mais ces gens-là sont fous, ce sont des détraqués, je n'ai rien à voir avec eux ») qui s'empare de celui qui lit pour la première fois *L'étonnante aventure de la mission Barsac* de Jules Verne, croyant lire un roman d'aventure pour la jeunesse, et qui découvre la plus étonnante reconstruction de la société qui ait été écrite depuis *Les 120 journées de Sodome*. Le roman de Robert Musil ressemble aussi peu que possible à un « roman du cœur » de l'homophilie ; c'est, avant tout, un livre de morale (ceci s'adresse à ceux qui voient en Sade un auteur « érotique », alors que l'œuvre de Sade est celle d'un moraliste plein de rigueur), c'est un roman difficile et plein de ténèbres sanglantes. Il préfigure le mythe du surhomme nazi et les violences sadiques des « blousons noirs », il explique soudain le goût de toute une jeunesse éprise de héros physiques pour les seules qualités morales extérieures de la violence et des prouesses devant la souffrance recherchée avec la passion du désespoir. Basini ne croit ni à Dieu, ni à la morale ; il est l'esclave, le chien et le porc des dieux de la violence qu'il a accepté d'adorer : « Il est assis, et il m'oblige à m'étendre par terre de telle sorte qu'il puisse poser les pieds sur mon corps... Alors, tout à coup, il m'ordonne d'aboyer. Mais il nie dit très exactement comment je dois le faire, doucement, une sorte de geignement, comme un chien qui aboie en dormant... Il me fait aussi grogner comme un porc et me répète deux ou trois fois, tout d'une haleine, que j'ai quelque chose de cette bête en moi. Mais pas du tout de l'air de m'insulter ; il me le dit affectueusement, très bas, pour, selon lui, le « graver dans mon esprit ». Il prétend qu'il se peut que j'aie été un porc dans l'une de mes existences antérieures » (page 170). Ce comportement de bête soumise, Basini l'accepte en bon domestique qui ne veut rien refuser à ses maîtres (« ... en attendant, il faut que je lui sois soumis entièrement »), son comportement, jusque dans les moindres gestes de la vie quotidienne, sont le reflet de cette acceptation : « ... avec des gestes précautionneux et discrets, en domestique bien dressé » (page 164). Ce Basini-objet, dont Törless, Reiting et Beineberg jouent comme d'un instrument dont on veut tirer certaines sonorités, dès le début du récit les trois maîtres lui dénie toute valeur humaine ; comparable à l'héroïne passive d'*Histoire d'O* sa seule raison d'exister est d'accepter ce que les autres voudront lui imposer (« ce n'est plus que pour nos plaisirs que vous respirez »). La théorie du surhomme s'exprime avec une clarté aveuglante : « En ce qui concerne Basini, de toute façon il ne mérite aucune pitié, que nous le dénoncions, que nous l'assommions, ou même que nous le torturions à mort par pur plaisir. Je ne puis concevoir qu'un type de ce genre ait le moindre rôle à jouer dans le merveilleux mécanisme de l'univers » (page 89). « Je pense que pour le moment nous ferions bien de nous le garder et de le châtier nous-mêmes » (page 92). « Voilà pourquoi je tiens à me réserver Basini comme un moyen de m'instruire » ; « D'abord, comme je te l'ai expliqué déjà, nous n'avons aucun compte à tenir de Basini » (page 93). « Reiting, de son côté, n'abandonnera pas : il lui est précieux, à lui aussi, d'avoir quelqu'un bien en main, de pouvoir s'en servir comme d'un instrument, et s'exercer sur lui » (page 94).

La théorie préfiguratrice du surhomme s'enfle alors démesurément et s'exprime dans toute sa clarté : « Les seuls hommes vrais sont ceux qui peuvent pénétrer en eux-mêmes, les esprits cosmiques capables de descendre assez profond pour discerner

leurs liens avec le grand rythme universel » (page 94). Lisez *Les désarrois de l'élève Törless*, le ton du dialogue y dépasse peut-être celui des conversations courantes des adolescents (ce reproche s'appliquerait aussi bien aux jeunes héros des admirables *Amitiés particulières* de Roger Peyrefitte, aux princesses de Racine, aux amants de *La princesse de Clèves*, aux enfants amoureux de *Roméo et Juliette*), lisez ce livre admirable et difficile, un livre qui demande un effort au lecteur qui en a perdu l'habitude, un chef-d'œuvre insolite de dureté et d'intelligence ; un des plus importants romans de la littérature contemporaine avec l'hermétique blason d'Histoire d'O dont il est la réplique virile. *Les désarrois de l'élève Törless* de Robert Musil est beaucoup plus qu'un roman homophile, c'est un chef-d'œuvre qui n'aurait pas existé sans la trame homophile qui lui sert de canevas et de support.

Au pays des romans *L'élève Törless* est ce que sont les orchidées carnivores en comparaison des mornes plates-bandes de « pensées » et de « soucis » des jardins de garde-barrière. Il faut faire l'effort de lire ce livre étonnant et, si vous êtes déçu à sa lecture, soyez bien certain que ce n'est pas de la faute de l'auteur, mais de la vôtre ; un livre comme celui-là est un sommet, un sommet très haut placé, plus haut, beaucoup plus haut, que ne le sont généralement les très médiocres romans inspirés par l'homophilie ; haussez-vous jusqu'à lui, l'air trop vif qui vous frappera peut-être au visage est celui de l'Olympe Wagnérien où règnent les surhommes et les dieux de la violence.

Je vous demande, je vous supplie, de lire ce fabuleux chef-d'œuvre.

JEAN BOULLET

NOTE : Le lynchage collectif final de Basini évoque irrésistiblement le sacrifice humain panthéiste de *Suddenly Last Summer* de Tennessee Williams et le repas cannibale du *Masseur noir* (Tennessee Williams, *La Statue mutilée*). Les théories exprimées par Törless, Beineberg et Reiting à propos de Basini considéré comme un objet-instrument dont on se sert pour s'exercer rappellent de leur côté les dialogues du film *The Rope* d'Alfred Hitchcock (\*) où deux jeunes homosexuels assassinent un de leurs condisciples pour mettre en action leurs théories philosophiques de surhommes nietzschéen. L'aspect sadien du livre se trouve résumé dans les deux dernières lignes concernant Basini : « Pour la nuit suivante, il était prévu d'attacher Basini à un lit et de le fustiger avec des fleurets » (page 221).

(\*) *La Corde* d'Alfred Hitchcock et *Le Génie du mal* d'Orson Welles sont les adaptations cinématographiques du crime « gratuit » le plus célèbre de la criminologie. Crime exécuté « par pure expérience cérébrale », commis en 1924 par deux jeunes étudiants, Richard Loeb et Nathan Léopold, qui assassinèrent un garçon de quatorze ans, pour « étudier la maîtrise qu'ils avaient d'eux-mêmes ». Richard Loeb mourut depuis, assassiné en prison, tandis que Nathan Leopold, individu supérieur exceptionnel, développait son intelligence jusqu'au génie. Nathan Leopold, qui est âgé de cinquante-cinq ans, parle vingt-huit langues (appries en prison) et est considéré comme le plus grand expert U.S. en ornithologie. L'origine israélite de Loeb et Nathan Léopold est un démenti flagrant à tous ceux qui ne verraient dans *Les désarrois de l'élève Törless* qu'un prélude au nazisme et une glorification du surhomme germanique.

Arcadie n°87, Jean Boulet, mars 1961, pp. 176/182